

Charles BAUDELAIRE, « Chapitre XI : Éloge du maquillage », in *Le Peintre de la vie moderne*, 1958.

Il est une chanson, tellement triviale et inepte qu'on ne peut guère la
5 citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui tra-
duit fort bien, en style de vaudevilliste, l'esthétique des gens qui ne pen-
sent pas. La nature embellit la beauté ! Il est présumable que le poète,
s'il avait pu parler en français, aurait dit : La simplicité embellit la beau-
té ! ce qui équivaut à cette vérité, d'un genre tout à fait inattendu :
10 Le rien embellit ce qui est.

La plupart des erreurs relatives au beau naissent de la fausse concep-
tion du xviii^e siècle relative à la morale. La nature fut prise dans ce
temps-là comme base, source et type de tout bien et de tout beau pos-
sibles. La négation du péché originel ne fut pas pour peu de chose dans
15 l'aveuglement général de cette époque. Si toutefois nous consentons à
en référer simplement au fait visible, à l'expérience de tous les âges et à
la Gazette des Tribunaux, nous verrons que la nature n'enseigne rien, ou
presque rien, c'est-à-dire qu'elle contraint l'homme à dormir, à boire, à
manger, et à se garantir, tant bien que mal, contre les hostilités de
20 l'atmosphère. C'est elle aussi qui pousse l'homme à tuer son sem-
blable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer ; car, sitôt que nous
sortons de l'ordre des nécessités et des besoins pour entrer dans celui
du luxe et des plaisirs, nous voyons que la nature ne peut conseiller que
le crime. C'est cette infaillible nature qui a créé le parricide et
25 l'anthropophagie, et mille autres abominations que la pudeur et la déli-
catesse nous empêchent de nommer. C'est la philosophie (je parle de la
bonne), c'est la religion qui nous ordonne de nourrir des parents pauvres
et infirmes. La nature (qui n'est pas autre chose que la voix de notre inté-
rêt) nous commande de les assommer. Passez en revue, analysez tout

30 ce qui est naturel, toutes les actions et les désirs du pur homme naturel,
vous ne trouverez rien que d'affreux. Tout ce qui est beau et noble est le
résultat de la raison et du calcul. Le crime, dont l'animal humain a puisé
le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu,
au contraire, est artificielle, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les
35 temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour
l'enseigner à l'humanité animalisée, et que l'homme, seul, eût été im-
puissant à la découvrir. Le mal se fait sans effort, naturellement, par fa-
talité ; le bien est toujours le produit d'un art. Tout ce que je dis de la na-
ture comme mauvaise conseillère en matière de morale, et de la raison
40 comme véritable rédemptrice et réformatrice, peut être transporté dans
l'ordre du beau. Je suis ainsi conduit à regarder la parure comme un des
signes de la noblesse primitive de l'âme humaine. Les races que notre
civilisation, confuse et pervertie, traite volontiers de sauvages, avec un
orgueil et une fatuité tout à fait risibles, comprennent, aussi bien que
45 l'enfant, la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby témoi-
gnent, par leur aspiration naïve vers le brillant, vers les plumages bario-
lés, les étoffes chatoyantes, vers la majesté superlative des formes arti-
ficielles, de leur dégoût pour le réel, et prouvent ainsi, à leur insu,
l'immatérialité de leur âme. Malheur à celui qui, comme Louis XV (qui fut
50 non le produit d'une vraie civilisation, mais d'une récurrence de barbarie)
pousse la dépravation jusqu'à ne plus goûter que la simple nature^[1] !

La mode doit donc être considérée comme un symptôme du goût de
l'idéal surnageant dans le cerveau humain au-dessus de tout ce que la
vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre et d'immonde, comme
55 une déformation sublime de la nature, ou plutôt comme un essai per-
manent et successif de réformation de la nature. Aussi a-t-on sensé-
ment fait observer (sans en découvrir la raison) que toutes les
modes sont charmantes, c'est-à-dire relativement charmantes, cha-
cune étant un effort nouveau, plus ou moins heureux, vers le beau, une
60 approximation quelconque d'un idéal dont le désir titille sans cesse
l'esprit humain non satisfait. Mais les modes ne doivent pas être, si l'on
veut bien les goûter, considérées comme choses mortes ; autant vau-

drait admirer les défroques suspendues, lâches et inertes comme la
peau de saint Barthélemy, dans l'armoire d'un fripier. Il faut se les figurer
65 vitalisées, vivifiées par les belles femmes qui les portèrent. Seulement
ainsi on en comprendra le sens et l'esprit. Si donc l'aphorisme : Toutes
les modes sont charmantes, vous choque comme trop absolu, dites, et
vous serez sûr de ne pas vous tromper : Toutes furent légitimement
charmantes.

70 La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce
de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle ; il faut
qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se doré pour être adorée.
Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-
dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les es-
75 prits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si
le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible. C'est dans ces
considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légiti-
mation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les
femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté.
80 L'énumération en serait innombrable ; mais, pour nous restreindre à ce
que notre temps appelle vulgairement maquillage, qui ne voit que
l'usage de la poudre de riz, si naïvement anathématisé par les philo-
sophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint
toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer
85 une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité,
comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être
humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur ? Quant au
noir artificiel qui cerne l'œil et au rouge qui marque la partie supérieure
de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de
90 surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout
opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et
excessive ; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier,
donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini ;
le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la
95 prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la
prêtresse.

Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être
employées dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature et de
rivaliser avec la jeunesse. On a d'ailleurs observé que l'artifice
100 n'embellissait pas la laideur et ne pouvait servir que la beauté. Qui ose-
rait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la nature ? Le maquillage

n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner ; il peut, au con-
traire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de
candeur.

105 Je permets volontiers à ceux-là que leur lourde gravité empêche de
chercher le beau jusque dans ses plus minutieuses manifestations, de
rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité ; leur jugement
austère n'a rien qui me touche ; je me contenterai d'en appeler auprès
des véritables artistes, ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant
110 une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout en-
tières.